

Se souvenir...

Il est effarant de voir, lorsqu'on est jeune, et certainement d'ailleurs lorsqu'on est un peu plus vieux, à quel point toutes les choses qu'on nous apprend à l'école pendant des années peuvent se perdre aussi rapidement. Certains diront que nous n'oublions pas, mais que nous avons simplement appris à apprendre, quel que soit le contenu de ce que nous avons appris. En d'autres termes, et cela est vrai surtout pour les études supérieures, l'important n'est pas de tout retenir, mais bien de faire fonctionner son intelligence pour être en mesure de réfléchir au bon moment et de la bonne manière dans la vie professionnelle. Et d'ailleurs j'ai toujours été un fervent défenseur de cette théorie, notamment devant nombre de mes amis qui se trouvaient dans une profonde angoisse en voyant leur savoir si vite envolé. Cependant je dois reconnaître qu'à certaines occasions il faudrait pouvoir se rappeler dans les moindres détails ce qu'on a appris il y a plusieurs années, et cela pour se sortir des situations les plus embarrassantes. L'histoire que je vais vous raconter en est une parfaite illustration.

Ma cinquième année à l'École de Biologie Industrielle fut pour moi comme pour toute ma promotion une année difficile non pas par son contenu pédagogique, mais par son rythme de travail. Mais il faut comprendre que ce rythme était tout sauf soutenu, au contraire, jamais dans ma longue vie d'écolier, de collégien, de lycéen puis d'étudiant je n'avais eu d'emploi du temps aussi troué et dépareillé. Pour nous rassurer, nous nous étions dis au début de l'année qu'il était normal d'avoir davantage de temps libre, simplement car les matières que nous apprenions étaient plus difficiles et nécessitaient donc plus de recul et de « travail à la maison ». En réalité il n'en était rien, du moins pour moi et pour mes amis les plus proches. Nous avions donc, cela arrivait, deux ou trois heures de cours, deux ou trois jours par semaines, auxquelles nous nous rendions un peu perdus et les yeux encore lourds de la grasse matinée. Et il fallait donc bien occuper nos moments de libre. Personnellement j'avais choisi de donner des cours particuliers. Après avoir fonctionné dans un premier temps par petites annonces (Jeune ingénieur sérieux propose cours de Maths, Physiques, Français, primaire et collège etc...), je décidai de m'inscrire dans une association au nom plus qu'évocateur : « Après la classe ». Dans cette inscription, fort de mes premières expériences de professeur particulier, durant lesquelles j'avais acquis une certaine assurance et constatais avec une certaine fierté l'efficacité de mes interventions, je décidai notamment d'élargir mon champ d'action aux jeunes lycéens « dans le besoin ». Vous comprendrez qu'en proposant mes services à un niveau lycée m'exposait au risque terrifiant de tomber sur une personne ayant des difficultés en mathématiques. Cela ne manqua pas, et un beau jour, on m'appela pour venir en aide à une jeune lycéenne en classe de terminale à Cergy-Pontoise. J'arrivai à l'heure pile au domicile indiqué, et je fus reçu par la jeune personne qui, à n'en pas douter, trouvait ses origines dans les pays asiatiques.

Quelques instants plus tard je fus présenté à la mère de famille. Elle était d'une laideur singulière. De petite taille, bien plus large que haute, elle portait des lunettes d'une épaisseur qu'il m'était donné peu souvent de rencontrer, elle était par ailleurs d'une gentillesse réconfortante (lorsqu'on émet une critique sur une personne, on s'empresse souvent de lui trouver une qualité pour soulager la mauvaise conscience). Malgré le léger dégoût que m'imposa la vue de son affreuse dentition, je feignis d'être à l'aise, m'installai au côté de mon élève puis commençais à discuter avec cette dernière, tel le médecin qui diagnostique le mal, tel le psychologue qui traque la raison du mal-être. Cela ne dura pas très longtemps, après tout je n'étais pas là pour discuter et surtout mes questions amicales ne donnaient lieu qu'à des réponses brèves et sans intérêt pour mon investigation. C'est à ce moment-là que la mère m'informa, avant de prendre congé, que le père (le redouté père de famille, le fondateur tout puissant, l'unique décideur, le saint protecteur, l'autorité incarné) viendrait dans quelques instants voir « comment cela se passait ». Frappé par cette annonce comme pourrait l'être le condamné à mort par la sentence, je feignis à nouveau l'assurance (ce jour-là je fus décidément contraint de développer mes faibles talents de comédiens), et commençai la leçon. « Commencer » est le mot, car en réalité au bout de quelques minutes, je n'avais pas du tout avancé. Et il ne fallait point compté sur mon élève, évidemment, puisque si elle avait su faire l'exercice, je n'aurais pas été là, devant elle, ce jour-là. Et quel exercice ! Je ne me souviens pas exactement des termes de cet affreux exercice de mathématiques, mais uniquement quelques mots tels que « fonctions composées, $f(x)$, ensemble de définition, logarithme » et d'autres noms de ce genre que les connaisseurs reconnaîtront aisément. Je dois dire avec fierté que je réussis à répondre à la première question. Enfin... du moins c'est mon élève qui y avait répondu, et j'avais vérifié non sans quelques doutes l'exactitude de sa réponse. Cela, en terme de notation, valait pour l'instant environ un demi-point, ou un point sur vingt. Quant aux dix autres questions, elles furent pour moi un total mystère. Il fallait se rendre à l'évidence : j'étais tout bonnement incapable, même avec toute la bonne volonté du monde, de traiter l'exercice. Et ce qui devait arriver arriva : le père fit son entrée et s'installa à mes côtés. Me retrouver ainsi incapable de résoudre ce problème devant mon élève passait encore, devant son père, c'était une autre question bien plus délicate. Je sentais la pression monter en moi, mon cœur échapper au contrôle de mon esprit, et le malaise général s'installer. Et pour la troisième fois ce jour-là, je fis croire, avec force, que tout se passait bien pour moi. Je repris la feuille de brouillon pour y griffonner des formules, les retourner dans tous les sens possibles, tout à fait inutilement, je relus pour la énième fois l'énoncé du problème, mais tous mes efforts prirent fin au moment où le père le décida. Il mit fin ni plus ni moins à ma souffrance et me fit comprendre, très gentiment d'ailleurs, que je n'étais pas « l'homme de la situation », que j'étais trop lent etc. etc... Notre conversation fut alors plutôt longue et rassurante, puisque j'avais trouvé, dans mes dernières ressources intérieures, les moyens de justifier une telle incapacité. En réalité, j'expliquai que je n'avais jamais

réétudié ce genre de problèmes depuis le lycée et que « vous comprenez, ce genre de chose, il faut de l'entraînement, sinon, ce n'est pas la peine »...

J'avais réussi à me justifier certes, mais je ressortais de cette expérience profondément honteux. D'ailleurs j'avais tellement honte que cela me faisait aussi rire, de me rendre compte à quel point la vie pouvait être contradictoire, que moi, ingénieur, je pouvais me retrouver incapable de résoudre un exercice de lycée, et que mon père, en plus, payait pour cela (mon Dieu...). C'est à ce moment-là, donc, que j'aurais tout donné, pour pouvoir enfin *me souvenir...*